

Passeurs de langues. Éléments pour une sociologie de la connaissance (1)

Diglossies ou diaglossies ? Construction d'un outil d'analyse

Languages « Crossers ». Elements for a Sociology of Knowledge (1). « Diglossies » or « Diaglossies » ? Construction of an analysis tool

Jean-Yves Trépos



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7733>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.7733](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7733)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2006

Pagination : 409-430

ISBN : 978-2-86480-828-2

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jean-Yves Trépos, « Passeurs de langues. Éléments pour une sociologie de la connaissance (1) », *Questions de communication* [En ligne], 10 | 2006, mis en ligne le 01 décembre 2006, consulté le 22 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7733> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7733>

> NOTES DE RECHERCHE

JEAN-YVES TRÉPOS

Laboratoire lorrain de sciences sociales
Université Paul Verlaine-Metz
trepos@univ-metz.fr

PASSEURS DE LANGUES. ÉLÉMENTS POUR UNE SOCIOLOGIE DE LA CONNAISSANCE (1). DIGLOSSIES OU DIAGLOSSIES ? CONSTRUCTION D'UN OUTIL D'ANALYSE

Résumé. — L'article est le premier d'un diptyque consacré à la sociologie du langage, et tout particulièrement aux processus de circulation entre les langues. Il propose un modèle d'analyse de ce qu'on appelle les « diglossies », alors que le second en vérifie l'applicabilité et propose des ajustements, pour le cas des passages entre usages du francique rhénan et mosellan (*plattdeutsch*), du français et de l'allemand (*hochdeutsch*). Plus fondamentalement, ce diptyque entre en tension avec des sociologies de l'identité (ici : linguistique), en ce qu'il propose, au bout du compte, de comprendre l'attachement aux langues à partir des passages entre les langues (diaglossies), non l'inverse. En l'état, il ne s'agit que d'une première esquisse, encore loin de pouvoir formuler des hypothèses de travail sur toutes les difficultés rencontrées.

Mots clés. — Diglossie, diaglossie, passages de langues, sociologie du langage, sociologie de la connaissance.

Diglossies ou diaglossies ? Construction d'un outil d'analyse

Quoique toujours ouverts, les débats entre linguistes concernant les bilinguismes et diglossies sont suffisamment avancés pour dispenser le sociologue et l'anthropologue de mises au point supplémentaires et lui offrent les moyens d'une contribution spécifique¹. Ce pourrait être un travail d'articulation de trois composantes fondamentales de cette question, par la mise en crise de leur autonomie supposée : les ressources de langue, leur mobilisation et leur patrimonialisation. La connaissance de la première composante est alimentée par les travaux des linguistes et des historiens de la langue qui montrent le processus de construction d'une langue dominante et qui permettent de qualifier techniquement les états linguistiques qui en résultent (langue, dialecte, patois²), mais aussi les différents modes de passage d'une ressource linguistique à une autre (emprunts, interférences), par quoi s'opèrent des hybridations. Ce sont plutôt les sociolinguistes, les sociologues et les ethnologues qui contribuent à la connaissance de la deuxième composante, en étudiant les circonstances dans lesquelles tel niveau de langue est mis en œuvre, pour faire apparaître les effets de légitimité et les éventuelles stratégies de contournement qu'elle entraîne. Quant à la patrimonialisation qu'étudient aussi bien les politologues, les ethnologues que les sociologues, elle est le résultat de la mobilisation concertée de groupes sociaux capables d'instituer un lien entre la langue comme lieu de mémoire, à vocation de pérennisation et la langue comme acte économique quotidien, à vocation réitérative.

Chacun verra que ces trois composantes résonnent entre elles (notamment : que les succès de la troisième pèsent sur la deuxième ; que les définitions académiques de la première sont des outils mobilisés par la troisième, etc.) et chacun comprendra qu'à l'appui des acquis sociolinguistiques concernant la diglossie³, on insiste plutôt ici sur les deuxième et troisième composantes, ne serait-ce que parce qu'elles sont deux états (incorporé/objectivé ; ou populaire/savant ; ou hétéromorphe/homomorphe ; selon l'angle retenu) de la mobilisation

¹ Une première version de ce texte a été publiée dans Lioger (1998). Je remercie tout particulièrement A. Mathieu-Fritz, N. Louzaouen pour leurs études de diglossies wolof/français, A. Pecqueux (français/occitan), Chr. Mathis, Fr. Farce-Wagner (français/platt), A. Rey (français/sarde), D. Verlet (français/italien des Abruzzes). Ces travaux de taille modeste mais de grande qualité ont été réalisés en 1998, dans le cadre de la licence d'ethnologie à l'université Paul Verlaine-Metz.

² Voir une qualification classique dans Guiraud (1971).

³ Voir, entre autres travaux : Marcellesi (1981), Tabouret-Keller (1982), Jardel (1982), Boyer (1986), Sauzet (1989).

d'une langue. Reste néanmoins à constituer un instrument d'analyse assez puissant pour permettre indifféremment l'enquête à ces deux niveaux. Une longue note de Pierre Bourdieu (1972), déjà ancienne mais fort suggestive, fournira le point de départ de cette construction, qui visera à expliquer ensuite quelques-uns des « bons coups de la langue »⁴ – pour reprendre une expression de Michel de Certeau (1986) –, par la grâce desquels la diglossie n'est pas seulement une affaire d'identité politique revendiquée (patrimonialisation), mais aussi une affaire d'improvisation enjouée, rejouée et parfois déjouée et, en tout cas, une affaire de passages heureux ou malheureux entre des langues.

Les matériaux empiriques utilisés ici sont délibérément divers. C'est qu'un domaine linguistique ne se réduit jamais à l'affrontement d'une langue majoritaire et d'une langue « minorée » – pour reprendre l'expression de Louis Guespin et Jean-Baptiste Marcellesi (1986)⁵ –, mais qu'il y a, sur un fond de bilinguisme récessif, une diglossie foisonnante (il faut alors entendre le « di » comme un « dia », plutôt que comme un « bi ») qu'installent les natifs comme les immigrés et tous ceux que les circonstances du travail ou du loisir contraignent à d'incessants allers-retours d'une glossie à l'autre ; polyphonie à laquelle participe éventuellement celui qui les étudie⁶. À juste titre, Philippe Gardy (1985 : 61) parle d'un « complexus diglossique », qu'il propose de comprendre comme un continuum, agité en permanence par la tension du désir de langue et de la norme linguistique : « Entre les deux "bomes" qu'érigent, d'un côté, l'occitan défini en tant que langue normée à la fois linguistiquement et sociolinguistiquement, et le français, également pourvu de semblables attributions, se trouve déployé l'espace linguistique "occitan", à la fois creuset, continuum et éclatement. De cet espace, l'"occitan" comme pratique linguistique effective, n'est que l'une des

⁴ Par convention (graphique et éthique), toutes les expressions ou ensembles de phrases entre guillemets sont réputées être des citations de propos tenus par des personnes autres que l'auteur. Tous les autres guillemets sont donc des mises à distance autonomes (mise en évidence d'une expression ou d'un mot) ou diastatiques (changement de niveau de langue) ou simplement prudentes (réutilisation d'une expression forgée par quelqu'un d'autre). Cet article n'utilise pas de guillemets pour procéder à des mises à distance critiques.

⁵ Voir une réélaboration intéressante par J.-M. Eloy (1998) à propos du picard.

⁶ Ici, on exploite une trentaine d'années d'observation plus ou moins intensive et plus ou moins raisonnée de situations de diglossie, rencontrées au gré de pérégrinations professionnelles. Non que le fait d'avoir passé à chaque fois plusieurs années en domaine breton, occitan, basque, flamand et francique mosellan ou que le fait d'avoir soi-même longtemps pratiqué le breton ou que le fait d'être désormais quotidiennement plongé dans un environnement de *platt*, sans le parler, donne quelque autorité pour affirmer une compétence sur les diglossies. Il s'agirait plutôt de dire que ces immersions agissent les unes contre les autres, puisqu'elles confrontent, au temps T, le transfuge à des revendications de spécificité qui lui rappellent étrangement celles qu'on lui servait là où il se trouvait auparavant, au temps T-1. C'est sans doute ce travail (savant ou populaire) de patrimonialisation de la diglossie qui frappe le plus le transfuge.

composantes, plus ou moins repérée, plus ou moins repérable : à la fois lambeaux de langue, lambeaux de performances quotidiennes et réinscription, par retour historique et actualisation d'un certain désir d'occitanophonie, d'une certaine norme ».

Une analyse praxéologique de la diglossie : l'ajustement inconscient

Si les distinctions techniques concernant la notion de diglossie peuvent donc être tenues pour assez stables⁷, il n'en va pas de même pour l'instrument de mesure de sa pratique et, en particulier, pour la mesure des passages inter- ou intra-glossiques. En d'autres termes, il n'est pas exagéré de proposer une revue des ressources qu'offrent sur ce point sociologie et anthropologie. Ce seront sans doute des ressources assez différentes de celles que pourraient attendre des linguistes ou des sociolinguistes, en ce qu'elles permettent de déplacer les débats sur : « conditionnement social de la langue » *versus* « conditionnement linguistique du social » ; pour construire une série d'indicateurs micro-, méso- et macro-sociaux.

Les indicateurs de la diglossie

On sait que Pierre Bourdieu s'est, au début des années 70, attaché à récuser une interprétation objectiviste des faits sociaux (qu'il attribue par exemple à Claude Lévi-Strauss), selon laquelle les structures sociales conditionneraient directement les pratiques, pour construire une interprétation praxéologique, qui introduit la médiation de l'*habitus* dans ce conditionnement. Bien avant son texte programmatique concernant les usages de la langue sur un marché, Pierre Bourdieu a fourni (1972 : 244-245), dans le cadre d'une note, quelques indications fructueuses concernant les bilinguismes.

⁷ Sur l'histoire de ce concept, voir Jardel (1982). On retiendra ici une définition assez large de la diglossie, sans toutefois entrer dans la controverse entre linguistique fonctionnaliste (ou statique) et linguistique périphérique (centrée sur le conflit ; voir, sur les nuances que l'on peut en outre y trouver : Boyer, 1986), conflit qui n'est d'ailleurs pas sans alternative (voir par exemple le modèle mimétique de Sauzet (1989) ou une perspective en termes de marché, suggérée par l'entretien entre W. Labov et P. Bourdieu (1983). Retenons simplement que la diglossie désigne ici la présence, en une même situation, de deux ou plusieurs langues (ou de plusieurs niveaux d'une même langue), dont la valeur diffère à un moment donné, que cela implique ou non une forme de domination de l'une par l'autre.

La remarque est centrée sur l'hypothèse d'un ajustement inconscient (il insiste à plusieurs reprises sur le terme) entre, d'une part, le type d'échange linguistique (et plus généralement la communication) que pratiquent deux ou plusieurs individus dans une situation donnée et, d'autre part, la relation objective qu'ils entretiennent. Cette relation objective peut être décomposée pour les besoins de l'enquête. Une première série d'indicateurs donnés par Pierre Bourdieu (1972 : 244) est tout à fait classique : on dira que cette relation est déterminée par « le sexe, l'âge, la résidence (au bourg ou au hameau) et la profession (ou le niveau d'instruction) des locuteurs ». Ce sont des indicateurs que le chercheur doit reconstituer, mais ce n'est en général pas le cas des personnes en interaction : « À l'intérieur d'un groupe d'interconnaissance, les agents n'ont même pas besoin de recourir au déchiffrement des indices sociaux pour ajuster la forme de leur expression à des interlocuteurs dont ils connaissent toutes les caractéristiques sociales » (*ibid.*). À ce « paquet » d'indices que rassemble et finalise l'interconnaissance, Pierre Bourdieu ajoute deux items qui n'existent sans doute qu'en étroite combinaison avec les précédents : l'*hexis* corporelle (« maintien, démarche, mimique, etc. ») et le « degré de bilinguisme », c'est-à-dire deux dimensions de l'*habitus*. Selon l'auteur, il existe « de très fortes relations statistiques » entre le choix de la langue et cette série de caractéristiques : on peut penser qu'il veut surtout dire par là que ces relations ne sont pas « mécaniques »⁸, car il ne semble pas que ce genre de mesure statistique ait jamais été pratiqué (ni par Pierre Bourdieu, ni par quiconque) à un tel degré de systématisme. Reste une troisième composante : l'objet de la conversation, peu explicitée ici, mais dont on imagine bien l'importance (par exemple : la référence à la technique ou la pratique d'un trait d'esprit, nécessitent-ils des changements de langue ?).

Un modèle ternaire

En résumé, l'analyse de Pierre Bourdieu repose sur un modèle ternaire : la ressource linguistique (deux langues ou plus ou des niveaux de langue), l'objet de la conversation et enfin les caractéristiques sociales des interactants. L'analyse praxéologique⁹ invite à ne pas durcir les relations existant entre ces dimensions (par exemple : ne pas en faire des « variables »), pour pouvoir saisir à chaque fois la particularité de « la situation objective, socialement qualifiée » dans laquelle s'accomplit la communication : « c'est tout un langage, un type de plaisanterie, un ton, parfois même un accent qui se trouvent comme objectivement appelé par certaines situations et qui sont, tout au contraire, exclus, en dépit de tous les efforts d'évocation, en d'autres

⁸ L'opposition entre « mécanique » et « statistique » était fondamentale chez Cl. Lévi-Strauss (1958 : 311). D'où l'hypothèse que je propose ici.

situations » (*ibid.* : 244-245) Si l'on voit bien ce que représente chacune des quasi-variables, il est un peu plus difficile de comprendre comment toutes s'intègrent pour donner la situation « socialement qualifiée ». En fait, on rencontre ici une difficulté de portée plus générale : l'analyse de Pierre Bourdieu doit trouver sa place entre, d'une part, le structuralisme (objectiviste) qui tend à accorder au système des variables une importance telle qu'il en vient à considérer les situations comme totalement déterminées ; et, d'autre part, l'ethnométhodologie qui accorde un poids maximal à la spécificité de la situation et, du coup, réduit la part du système de variables. Quelle est alors la part qui revient à l'ajustement (le verbe « ajuster » est utilisé deux fois dans cette note) qu'opèrent les interlocuteurs, pour rendre socialement acceptable la forme de conversation qu'ils adoptent¹⁰ et qui, pour Pierre Bourdieu, ne peut avoir de sens qu'à l'intérieur d'un champ ? En d'autres termes, peut-il y avoir un usage stratégique ou tactique du changement de langue qui ne soit pas directement dicté par les caractéristiques d'interconnaissance (c'est-à-dire par les caractéristiques du marché des biens linguistiques, inaperçues mais s'imposant aux individus), mais par la qualification volontairement accordée à la situation ?¹¹ On conçoit bien que l'hypothèse de l'inconscient (« de manière parfaitement inconsciente » ; « inconsciemment »), sans doute héritée du structuralisme, n'épuise pas toutes les situations « diaglossiques »¹². Le modèle ternaire de Pierre Bourdieu demeure incontournable, mais il appelle des analyses complémentaires qui permettraient de mieux saisir en quoi consistent précisément ces « anticipations des profits ».

Vers une « cadre-analyse » des diaglossies : la modalisation des situations

On trouve chez Erving Goffman (1974) une possibilité d'exploiter ces situations « chaudes », qui tendent à déborder le cadre de l'échange parfaitement ajusté ou, pour le dire autrement, qui ajoutent de l'événement dans la structure.

⁹ C'est-à-dire qui repose sur la *praxis*, laquelle ne peut être comprise sans la médiation de l'*habitus*.

¹⁰ On peut aussi faire l'hypothèse qu'ils installent la situation d'emblée sur le terrain du peu acceptable ou qu'ils l'y laissent glisser.

¹¹ *Ce que parler veut dire* (1982) systématise le point de vue, en insistant davantage sur la notion de « marché » et de « capital ». La métaphore économique (« formation des prix », « anticipation des profits ») donne une portée plus générale aux analyses (et c'est l'une des raisons de leur légitime succès, au-delà des sphères de la sociologie), sans toutefois les mener plus loin que ne le faisait la note d'où l'on part ici. Mais l'analyse des dimensions corporelles de ce capital, elle, est plus approfondie.

¹² J'emploierai désormais le terme « diaglossie » en lieu et place de « diglossie », espérant ainsi ne pas avoir à m'installer durablement sur le terrain technique qui oppose les linguistes et parfois les militants.

La qualification sociale des cadres de l'interaction

Erving Goffman définit les situations comme cadrées (*framed*) par les interactants qui tendent ainsi à mettre entre parenthèses l'extérieur de leur relation, comme si rien d'autre ne devait peser sur eux. Choisissons par exemple deux anciens mineurs lorrains qui parlent en *platt* dans la salle d'attente du médecin des houillères¹³ : ils « cadrent » la diaglossie et choisissent donc d'exclure le visiteur médical qui attend aussi son tour ou le jeune enfant qui accompagne l'un des grands-pères. Il y a cadrage (*framing*), par installation de limites ou de bornes (ici la barrière de la langue pour les tiers). Toutefois, selon Erving Goffman, cette mise entre parenthèses ne dépend pas de la seule bonne volonté des interactants : ils transportent avec eux tout l'univers de la mine, avec la place qu'y occupent aussi bien les médecins, les enfants, que « ceux de l'intérieur » (i.e. tous les Français, sauf les Alsaciens et les Mosellans), qui autorise ou exclut tel ou tel comportement. On retrouve ici des propriétés structurelles qui correspondent aux qualifications sociales des situations dont parlait Pierre Bourdieu.

Modalisation et collusion

Mais Erving Goffman insiste aussi sur la « vulnérabilité » de ces cadrages, désignant ainsi deux opérations majeures : la « modalisation » du cadre primaire (pour le mettre à distance) et la « fabrication » d'un autre cadre (pour piéger ou exclure délibérément). Commençons par ce dernier point : il se peut que les mineurs aient voulu dire quelque chose que l'enfant et le visiteur médical ne devaient pas entendre ou qu'ils aient voulu se moquer de l'allure de tel ou tel. Il leur suffit alors de mobiliser leur sens des marqueurs sociaux (selon la perspective de Pierre Bourdieu) pour déterminer si cette altération du cadre primaire, par un changement linguistique tactique, est risquée ou non. Nous sommes ici dans un cas très simple de ces « ententes » (« *collusive net* »), contre des « ingénus » (« *excolluded* ») dont parle Erving Goffman (*ibid.* : 93)¹⁴. Quant à la modalisation, il s'agit d'une opération de déplacement des limites. Cela peut se faire par sa désignation explicite (voir nos mineurs, s'adressant à l'étranger: « Excusez-nous monsieur, on parle patois, mais ce n'est pas pour dire du mal de vous »). Ou encore par

¹³ Il s'agit évidemment d'une « expérience en pensée », mais elle est façonnée par de nombreuses observations de salles d'attente de médecins (qu'ils soient ou non « de la Mine »).

¹⁴ Je reprends les termes de la traduction française disponible. Par exemple, on peut penser à ces ingénus que sont les touristes (en Bretagne ou au Pays Basque), à qui l'on apprend de préférence des termes grossiers ou stigmatisants, en leur faisant croire qu'il s'agit de termes civils, pour pouvoir rire de leur confusion lorsqu'ils exhiberont fièrement leur acquisition tronquée devant des dialectophones.

divers détournements : le médecin se montre à la porte et invite, en *platt*, le visiteur médical à entrer, s'adressant au moins autant aux mineurs (clin d'œil de connivence : c'est un cas de fabrication dans le vocabulaire goffmanien), qu'au visiteur (modalisation : je sais que vous ne parlez pas le *platt*, mais je vous fais ainsi entrer dans notre monde)¹⁵. Lorsque le cadre est ainsi modalisé (« keyed »), le degré d'interconnaissance (et tout ce qu'il résume), tout en étant nécessaire, n'est plus un élément suffisant de l'explication.

Par des rapprochements significatifs avec l'activité artistique (comme l'emballage du Pont-Neuf par Christo), Nathalie Heinich (1989 : 113-116) a montré tout le profit que l'on peut retirer d'une mise en œuvre de ce qu'elle appelle la « cadre-analyse » et cela vaut bien entendu aussi pour l'usage des langues. On insistera tout particulièrement sur l'importance de la notion de modalisation, parce qu'elle permet de rendre compte du jeu des actants avec les limites (frontières, bords, murs, barrières...) de la situation, ce qui constitue l'un des traits fondamentaux de la diaglossie : la connaissance qu'ont les acteurs des degrés de légitimité (ou d'efficacité symbolique) différents des actes de langage leur permet un usage non seulement réactif (hypothèse de l'ajustement), mais aussi réitératif, simulateur, décalé, du changement de langue (hypothèses de la modalisation). *A fortiori*, cela vaut donc pour les usages qui trouvent à s'appuyer sur des effets de patrimonialisation, comme on le verra plus loin.

Une économie du trop-plein linguistique

Est-ce assez ? Une dimension demeure largement sous-estimée par cet instrument biface (ajustement/modalisation) dont nous disposons pour le moment. On risque ici de laisser penser que les changements de langue seraient liés aux caractéristiques, même modalisées, des personnes en interaction, comme si chacune n'avait pas, face à un propos à tenir, ses propres contraintes, héritées de sa trajectoire de sujet parlant.

L'objet de la conversation

L'objet de la conversation ne saurait pourtant être négligé : il confronte en effet les interlocuteurs à des contraintes du commerce avec les mots, progressivement encapsulées dans des routines (c'est-à-dire des

¹⁵ E. Goffman (1991 : 486-550) évoque encore d'autres formes de modalisations que l'on ne reprendra pas ici. Il consacre un chapitre à la vulnérabilité spécifique des cadres de la conversation.

économies d'efforts, particulièrement utiles dans un dialogue)¹⁶. Chacun aura pu observer des diaglossies liées à des incompétences essentielles du locuteur (il ne connaît pas le mot dont il a besoin dans la langue qu'il utilise à ce moment précis), mais elles sont moins significatives pour l'étude de ce phénomène que ce que l'on pourrait appeler des incompétences ponctuelles : le locuteur met entre parenthèses sa compétence et adopte une séquence commandée par un usage familier, fonctionnant comme un véritable mode d'emploi de la situation, sans référence particulière à l'identité de l'autre (soit un paysan breton, observé inopinément : il interrompt une conversation en français avec un autre bretonnophone, pour donner une série d'ordres en breton à son chien pour qu'il ramène une vache égarée dans un champ de maïs). Lorsqu'il y a homogénéité des conditions d'apprentissage et de valorisation des diaglossies, on peut se risquer à une thématization des changements de langue. Une reconstitution de la pratique du grec à Rome, à l'époque de Juvénal (Dubuisson, 1992), montre qu'au moins dans l'aristocratie¹⁷, le grec est une langue de l'intimité (Juvénal se plaint du fait que les femmes romaines font l'amour en grec), de la parodie, du pastiche et de la plaisanterie. Le grec étant la langue apprise la première dans ces catégories sociales, il est vrai qu'il fonctionne simultanément comme langue de la maîtrise rhétorique et comme langue de l'exclamation coléreuse (comme le montrent les dernières paroles – d'invective – de César à Brutus : non point « *tu quoque, fili mi* », comme le veut la légende, mais : « *kai su teknon* », c'est-à-dire, en traduction non littérale : « qu'il t'arrive la même chose »). Pour autant, il n'est pas possible de faire l'hypothèse d'un lien généralisé entre des thématiques et l'usage privilégié d'une langue (par exemple, on parlerait de sciences ou d'éducation en français et de la pluie et du beau temps en *platt*), mais il est souhaitable de l'intégrer comme un paramètre signalant une éventualité de l'échange.

Marché linguistique et situation diaglossique

Ainsi pourrait-on chercher à montrer qu'une conversation diaglossique, qui serait soumise à une économie de la familiarité (combinant efficacité et esthétique), est tendue entre le souci de stabilisation des registres de langue et la prise en compte de l'imprévu, tous deux obtenus par ajustement ou par modalisation. Autrement dit, les interlocuteurs s'efforcent d'équiper la conversation, tout en jouant avec l'événement. Équiper signifie disposer d'instruments de mesure de l'efficacité langagière, qui sont toujours

¹⁶ Évidemment, l'objet de la conversation peut être lié à des convenances, ce qui nous ramène aux cas d'ajustement-modalisation évoqués jusqu'ici.

¹⁷ Le grec est aussi la langue des esclaves, des affranchis de fraîche date et d'un grand nombre de *peregrini* orientaux alors que, suivant un mouvement d'émancipation sociale bien connu, les plébéiens libres marquent une hostilité à l'égard de l'hellénisme.

susceptibles d'être bousculés par l'événement. En reprenant le langage goffmanien, on peut dire qu'équiper c'est cadrer, mais que ce cadrage est perpétuellement débordé (ou l'inverse : le débordement est la règle et le cadrage est une remise en ordre). Il y aurait donc ici quelque intérêt à approfondir l'hypothèse des marchés linguistiques qu'évoquait très bien la conversation entre William Labov, Pierre Bourdieu et Pierre Encrevé (1983). Pierre Bourdieu (*ibid.* : 71) y disait notamment : « [...] Le même locuteur varie sa production linguistique en fonction de la structure des différents marchés sur lesquels ils s'exprime. [...] Ces changements de la structure du marché sont liés à des variations dans le poids des différents facteurs explicatifs : plus la relation est tendue, plus le niveau d'instruction devient pertinent, moins la relation est tendue, plus c'est l'origine sociale qui le devient »¹⁸. Et William Labov donne en écho l'exemple d'une locutrice de niveau scolaire élémentaire, mais de bonne position sociale, qui tient toute une conversation sur un registre « très comme il faut » sans utiliser la double négation (très « classante » en anglais), jusqu'au moment où, en réponse à une question sur sa cuisine, elle dit spontanément : « *Honey, I don't measure nothin'* » (Chérie, je ne mesure pas rien). Et William Labov (*ibid.*) d'ajouter, sans doute un peu hâtivement : « La symbolique de la cuisine vernaculaire implique l'emploi de la langue vernaculaire, en particulier de la double négation ».

La situation diaglossique comme forum hybride

Un article de Michel Callon (1998) fournit des éléments d'*aggiornamento* congruents avec ce qui a été dit plus haut. Notamment en ce que le chercheur propose d'analyser tout marché comme étant confronté au problème de la gestion de ses externalités et, de ce fait, balancé entre le *framing* (le cadrage) facilité dans les situations « froides » et l'*overflowing* (le débordement), caractéristique des situations « chaudes ». L'analyse empirique du changement linguistique gagnerait beaucoup à tenir compte de ce double mouvement incessant et peut-être indépassable¹⁹.

¹⁸ Ces esquisses permettent de comprendre que les variables n'agissent pas toujours directement mais au travers d'une ou plusieurs autres (voir de leur système, dans une perspective structuraliste; rappelons au passage que P. Bourdieu s'efforçait d'éviter, autant que possible, de parler en termes de « variables »). Les auteurs évoquent longuement les rapports entre le sexe et la position sociale. Voir les hypothèses d'A. Guillou (1998) sur le cas des pratiques féminines du breton selon la prééminence du père ou de la mère dans le processus éducatif.

¹⁹ Il existe bien une direction de recherche en économie linguistique qui s'intéresse aux « externalités de réseau » (Dalmazzone, 2000) et peut assez bien expliquer les choix des « langues secondes » (l'anglais et l'espagnol, dans la plupart des pays du monde), mais qui, de son propre aveu, rencontre de nombreuses difficultés lorsqu'il s'agit d'expliquer la persistance ou la disparition des minorités linguistiques dans un pays (la difficulté est de modéliser l'attachement identitaire qui passe par la langue supposée dominée).

Par transposition, l'expression diaglossique en France contemporaine doit être considérée comme un « *forum hybride* » (*ibid.* : 260) : elle est bien ce mélange de personnes et d'objets, dont certains sont incorporés et d'autres objectivés (patrimonialisés) et qui rend difficile l'appréhension immédiate du niveau pertinent d'action ; mélange qui peut vite faire controverse et nourrir une situation chaude, mais pas nécessairement. Soit, ci-après, un exemple de forum hybride emprunté à un disque de concert du groupe Massilia Sound System que l'on situe généralement dans la mouvance *raggamuffin* (mélange de rap et de reggae avec utilisation du *sound system*, c'est-à-dire d'un instrument mobile composé de deux lecteurs de disque)²⁰ :

« Tabou : Attends, attends. On va faire un peu de pédagogie, on va vous apprendre un nouveau mot d'occitan. Comment on dit... /Début de la chanson, tout de suite interrompue/ Attends ! Espère, toi ! Tu es pressé ! Il est pressé... [...]. Comment on dit "Jungle Beat" en occitan ?
Le Public : *Aïòli* !
Tabou : Non. Oh, c'était l'épreuve du bac en occitan cette année. Comment on dit *Jungle Beat* ?
Gari : Alors ? Alors ?
Lux Botté : Qui est ce qui a eu le Bac en occitan ?
Tabou : Eh ben pas grand monde, hein !
Gari : Moi j'ai entendu, Tabou, là.
Tabou : Y en a un qui sait, au moins ?
Gari : Ouais, lui /il montre quelqu'un/
Tabou : *Picament*, exactement ! /début de la chanson, à nouveau interrompue/
Attends, ô putain, mais tu es pressé, tu es trop pressé toi comme mec !
Lux Botté : Parce qu'il redouble.
Tabou : Ouais, il a redoublé lui, c'est pour ça qu'il le sait. Oh, en occitan on dit "*garrigue picament*", le battement de la garrigue et plus simplement "*picament*". Dédicacé pour tous ceux qui aiment mouiller le maillot ! ».

Comme on le voit, la multiplicité des modalisations repose sur la patrimonialisation de l'occitan et son « retour » sous la forme du « changement de langue à rebours » (L'Hourre, 1998), sorte de retournement du stigmate en emblème contre le français (on pourrait également gloser sur la modalisation : jungle/garrigue). Le fait que le parler occitan soit très réduit ici (trois mots), tout en étant au centre de la désignation est également un effet de modalisation. Tout comme la référence à l'Éducation nationale. L'hybridation, que l'on voit dans l'inclusion de mots étrangers, est aussi dans le couplage de conversations de scène théâtralisées et d'adresses au public, tout comme dans l'association des styles de musiques (il ne faudrait pas réduire le terme « hybridation » à son seul sens en linguistique). La superposition des modalisations dans une situation diaglossique invite donc à rechercher les différentes formes de mobilisation des ressources par les actants, en faisant l'hypothèse que certaines d'entre elles sont à double, voire triple, lecture possible. Si

²⁰ Séquence sélectionnée par A. Pecqueux, qui souligne qu'il s'agit de recadrages à l'infini.

l'élaboration théorique opérée à partir de Michel Callon paraît devoir exclure le recours, en première instance du moins, à une sociologie de l'agent et de l'*habitus*, elle semble ouverte à une exploration en termes d'intelligence tacticienne (les modalisations et fabrications définies par Erving Goffman reposent quant à elles sur la notion de « mise en scène de la vie quotidienne », finalement plus en aval).

Les mœurs légères de la langue

« [...] Un groupe a en propre moins la langue dont il se sert (le dictionnaire et la grammaire tels que les définit une linguistique) que les usages qu'il en fait, ses manières de l'employer socialement, les modes d'emploi, finesses et "bons coups" ajustant la langue à un labyrinthe de conjonctures interlocutoires, en somme une économie interrelationnelle de la langue » (de Certeau, 1986 : 805). Cette formule à valeur générique de Michel de Certeau est l'une des expressions, ici appliquée à la langue, de son entreprise de recherche des « économies tacticiennes » (*ibid.* : 807), largement appuyée sur les effets de l'immigration. Mais elle peut également servir à comprendre que, sans intelligence tacticienne, il n'est pas de forum hybride (dans le même passage, Michel de Certeau (*ibid.* : 807) parle de « brouhaha laborieux d'une école, d'une usine ou d'une rue »). Dans l'oralité, celui-ci voit, plus que dans l'écriture, le mode privilégié de conjugaison des « arts de faire » (une « inventivité susceptible de modaliser toutes les ressources musicales et sémantiques d'une langue en fonction d'échanges circonstanciels ») et des « combats pour vivre » (parce que « le parler est pris dans les luttes sociales ») (*ibid.* : 806). Si l'on retient cette direction de recherche²¹, sans nécessairement en approuver les postulats métaphysiques sur lesquels il faudra revenir, il n'est plus possible d'affecter un parler diaglossique d'une valeur univoque, du moins hors de la situation où il a été engagé, voire investi : il faut donc relativiser le poids d'une erreur, d'un malentendu et de toutes les formes d'hybridation qui font tant rire les puristes de la langue ou simplement les étrangers²². Relativiser (sans relativisme), c'est-à-dire mettre en relation.

²¹ Recherches qui reposent largement, au départ, sur les premiers travaux d'ethnographie de la communication (voir Bauman, Scherzer, 1974).

²² On exclura ici de l'analyse les cas d'hybridation inconsciente : dans l'Est mosellan, la plupart des jeunes enfants et de nombreux adultes emploient le verbe *schpritzer* (pour : éblouir, vaporiser...) sans savoir qu'il s'agit d'hybridation, tandis que lorsque la mère dit affectueusement « *grande schness* » à sa fille parce qu'elle est un peu « grande gueule », elle a conscience de pratiquer une hybridation. Le premier cas est un cas d'interférence, le deuxième d'emprunt. On peut trouver ces enchevêtrements d'emprunts et d'interférences rassemblés dans la langue du mineur de charbon, que relève C. Roth (1997). Pour le rapport entre les différents usages et l'usage des langues dans la zone frontalière linguistique en Moselle, voir : Maurer, Méchin (1995) et l'article faisant suite au présent article, figurant dans le numéro 11 de *Questions de communication* (Trépos, 2007).

La diaglossie est « un bon coup »: arts de la parité et de la disparité

Bien qu'il soit parfois difficile de décider s'il s'agit de bilinguisme ou de diaglossie, lorsqu'on écoute une conversation de café entre deux ou trois étudiants africains, on ne peut qu'apprécier les ressources offertes par la conceptualisation de Michel de Certeau. Soient deux séquences prélevées à la Brasserie du restaurant universitaire, sur l'île du Saulcy, à Metz. Ce sont des étudiants mauritaniens et sénégalais qui parlent, en présence d'une étudiante française qui est leur amie.

Séquence 1²³

« B : Boy, comment ça va ?
A : Ça va !
B : D'où tu viens ?
A : Je suis allé voir C /une responsable du Crous/
B : Alors qu'est-ce qui se passe ?
A : Toujours le même problème. Boy le pays est difficile. Si tu n'as pas d'argent, tu ne vis pas ».

L'étudiante qui a relevé ces propos²⁴ commente : « Quelques phrases sont dites en français, pour ne pas /m'/exclure de la conversation ».

Séquence 2²⁵

« B : Tu vas suivre le match ?
A : Brésil-Ecosse ?
B : Est-ce que c'est l'Écosse qui avait battu le Brésil ?
A : Oui. Ah ils ont mis la télé pour la coupe du monde ?
B : Oui. Boy, regarde Pelé, le dieu des stades, le roi du football !
S : Boy, ça commence à quelle heure le match ?
B : Ça commence à 17h.
A : Boy, mine de rien si tu regardes Stade de France il est beau.
S : Boy, on regarde le match ici ou à la maison ? // Il regarde l'étudiante qui prend des notes et demande à A et B: // C'est pour les études ou quoi ? ».

Comme c'est souvent le cas lorsqu'on se décide à rompre avec la fausse neutralité de l'observateur et qu'on interroge les personnes observées, celles-ci ont quelque chose à dire sur leur diaglossie. Leur diaglossie est « *accountable* »²⁶. C'est ce que peut constater l'étudiante : « Ces

²³ Les italiques sont des traductions de la langue al-poular.

²⁴ Je remercie N. Louzaouen pour la sélection de ces données et leur commentaire.

²⁵ Quelques jours plus tard, les mêmes interlocuteurs discutent. Cette fois, les italiques sont des traductions du wolof, toujours sans respect de l'ordre réel.

²⁶ Pouvoir faire l'objet d'un rapport n'est pas pour autant une caractéristique constante des diaglossies. Le recours aux économies tacticiennes de M. de Certeau comme, plus loin, aux justifications de L. Boltanski et L. Thévenot, vise à prendre en compte ce qui est *accountable*, pour laisser toute leur place, par ailleurs, aux ajustements inconscients postulés par P. Bourdieu.

phrases échangées à propos du football, le sont essentiellement en langue française. Lorsque j'interroge mes amis là-dessus, ils me répondent que ce genre de discussion est ouvert à tout le monde. Rien de plus universel que le foot ! Et comme ça se passe en France !... [...] S., en demandant aux autres où le match va être regardé, leur signale par là qu'il aimerait que je les ramène chez eux en voiture. Il ne me connaît pas assez pour oser me le demander [...]. Enfin, demandant si les notes que je prends sont des études, il montre là encore le fait qu'il n'ose pas le demander pour ne pas choquer. Il trouve ça étrange et utilise le wolof pour faire part de son étonnement ».

Évidemment, l'intérêt est de pouvoir suivre les passages entre trois langues d'étudiants par ailleurs parfaitement francophones. Ils fonctionnent plutôt comme des ressources bilinguales, pour faire face à des situations complexes que comme des contraintes imposées par des caractéristiques objectives : la gêne (d'être obligé d'aller demander de l'argent ou une place dans une voiture) n'est pas en soi une cause de diaglossie, mais elle le devient parce que le tiers est une Française. Cet exemple permet bien de voir l'importance d'une variable, qui aurait pu faire partie de la liste de Pierre Bourdieu (1982) – qui, plus tard, sera incluse dans la notion de marché – et que Jean Le Dù et Yves Le Berre (1998 : 242) conceptualisent comme « les registres de la communication sociale » (paritaire ou disparitaire) : la présence de l'étudiante introduit du disparitaire dans la communication entre les deux étudiants sénégalais, non pas parce qu'elle ne parle pas la langue, mais parce qu'elle est extérieure au groupe d'intimité. Quant à la valeur de ces modalisations disparitaires sur le marché des échanges entre ces étudiants, elle n'est guère décidable à partir de cette courte scène, mais elle peut très bien se révéler dans une séquence ultérieure, sous la forme d'un rappel à l'ordre.

La diaglossie est « un bon coup » : arts du malentendu

Soit, maintenant, un cas de malentendus croisés entre deux bretonnants, dans lequel la représentation de la maîtrise diaglossique joue un rôle évident mais non suffisant²⁷. Deux « anciens » (un maçon et un menuisier qui fut le patron du maçon) échangent leurs souvenirs pour les besoins d'un film. Le maçon (qui entend assez mal) pense que le menuisier est plus à l'aise en breton et le relance dans cette langue. L'autre lui répond dans cette langue parce qu'il pense la même chose de son interlocuteur (les phrases en italiques sont traduites du breton. On notera qu'elles sont, dans ce cas, la stricte répétition des phrases françaises) :

²⁷ Le matériau est extrait du film *Paroles données* (Pardonnet, Trépos, université Paul Verlaine-Metz, SAM, 1994).

« Menuisier : Oui, je me souviens très bien de ça. Parce que mon pantalon était décousu, derrière et toi tu m'as donné ton pardessus, pour le cacher.
Maçon : Je n'ai pas bien compris. *Je n'ai pas bien compris...*
Menuisier : Hein ? *Gast* [terme signifiant « putain » et ayant à peu près la même valeur dans la conversation courante française], *mon pantalon était décousu derrière et toi... tu m'as donné ton pardessus pour le cacher...* ».

Et la conversation repart en français. De l'extérieur, on peut penser que la surdité est l'embrayeur direct de ce changement linguistique. La représentation que chacun a de la maîtrise linguistique de l'autre est pourtant la clé de cette situation. En tout état de cause, elle ne permet pas de faire appel à des hypothèses exclusives en termes de domination linguistique ou de valeur de la langue sur un marché. L'hypothèse d'une économie tacticienne (le terme étant dépourvu de connotation péjorative) est plus adéquate : les deux interlocuteurs, auxquels certaines informations manquent soudainement, ont pris sur eux, pour optimiser la conversation dans une situation de stress (liée au tournage du film). Pour l'instant, on s'en tiendra à ces quelques exemples d'« arts de faire » langagiers, qui demanderaient pourtant des explorations plus avancées, notamment par la prise en compte des pratiques d'enchâssement de dictons et proverbes dans la conversation courante, qui représentent peut-être les cas les plus indécidables d'appartenance à une intelligence tacticienne ou à une aisance par ajustement inconscient. C'est d'ailleurs ce caractère indécidable de ces cas qui devrait nous inciter à changer compl tement la façon de poser le problème, comme on s'y efforcera plus loin. Mais, auparavant, il reste encore un point à régler, concernant les différents régimes d'action qui sont engagés par ces situations.

Le cadrage des débordements : justice et justesse

Si le va-et-vient entre situations chaudes et froides peut désormais apparaître dans toute son ambiguïté, cela n'exclut pas que l'on soit attentif au fait que chacun des participants tente de la réduire, comme par un souci d'économie d'efforts, déjà évoqué ici. Dans la conception goffmanienne du *framing*, rien n'est dit sur les ressources dont s'efforcent de jouer les interlocuteurs pour stabiliser ainsi la situation. Certes, le même Erving Goffman a bien montré qu'on ne saurait relever tous les manquements à l'ordre de l'interaction et toujours garder les yeux (ou les oreilles) ouverts : l'une des façons de cadrer consiste parfois à ignorer, fermement, l'*overflowing* (ce qui conduit à externaliser l'extériorité). On pourrait d'ailleurs représenter la diaglossie comme une variation de la vigilance langag re.

Mais, cela suppose que l'on fasse référence à une définition commune de la situation qui la fasse monter en généralité, pour dépasser ou pour ordonner les occurrences rencontrées. En d'autres termes, inspirés par

les travaux de Luc Boltanski et Laurent Thévenot (1991)²⁸, pour cadrer une situation diaglossique, il faut pouvoir mobiliser un principe supérieur commun qui donne un sens et une place à tous les actants (humains et non humains) et donc aussi à l'usage d'une langue dans la situation : elle est alors opportune ou déplacée. Dans ce dernier cas, il n'est parfois pas trop coûteux de remettre les choses en ordre et, parfois, au contraire, ce débordement est l'indicateur d'une définition divergente de la situation. Un tel outil d'analyse évite de confondre la ressource (le principe) avec son utilisateur, comme la pratique sociologique usuelle de recherche des caractéristiques sociodémographiques pourrait nous y incliner. Soit un commerçant de Sarreguemines (lieu privilégié d'observation de la diaglossie dans l'Est mosellan, parce que l'usage s'y étend à de nombreuses générations) qui parle en *platt* à un client : on ne peut pas en déduire, *a priori*, qu'il agit délibérément en fonction de son intérêt « marchand » (je préserve ainsi un segment de clientèle), ou par souci de préserver des liens de proximité « domestique » (nous sommes dans une société d'interconnaissance). En effet, cela peut tout aussi bien relever d'une recherche de l'efficacité « industrielle » (je perds ainsi moins de temps à servir ce dialectophone), ou du soin de sa « réputation » (ici c'est une des dernières maisons où on parle *platt*), etc. Toutes ces montées en généralité²⁹ sont possibles, selon précisément l'obstacle qui va amener tel ou tel actant à relever le désajustement et donc à mettre à l'épreuve la naturalité de la situation. Si, par exemple, le client suivant est un Allemand, le passage qu'effectue le commerçant du *platt*- au *hoch-deutsch* peut revêtir une signification qui pourra être relevée par un troisième client comme stratégique et qui réclamera donc un appui conventionnel pour se poursuivre sans offense.

Toutefois, ces épreuves ne sont pas toujours nécessaires. Par exemple, lorsque la diaglossie va de soi (nous sommes dans un régime de justesse où le changement de langue passera inaperçu), ou lorsque le changement de langue ou de niveau de langue est l'effet d'une imposition, d'une violence (dont le parangon est le « symbole »³⁰, punition infligée, dans la cour de récréation, par celui qui vient d'être pris en train d'utiliser la langue interdite, à celui qu'il surprend à son tour ; pratique attestée dans de nombreuses situations de bilinguisme à travers le monde). Ni la justesse ni la violence ne réclament la montée en généralité (Boltanski, 1990). On peut donc considérer que les diaglossies

²⁸ L. Boltanski et L. Thévenot (1991) relèvent six principes supérieurs communs, qui sont les instruments de mesure de l'ordonnement d'une situation en un monde inspiré, domestique, de l'opinion, civique, marchand ou industriel.

²⁹ Les quatre termes entre guillemets sont des emprunts au vocabulaire de base de *De la justification*. Dans l'exemple considéré, les deux autres possibilités (l'« inspiré » et le « civique ») ne paraissent pas engagés par l'épreuve.

³⁰ L'expression est utilisée par P. J. Hélias, dans *Le Cheval d'Orgueil* (1976).

seront d'autant mieux connues et étudiées qu'il sera possible de les rapporter à des cadrages, recadrages ou débordements, en prenant précisément en compte les visées des interlocuteurs, généralisantes lorsqu'elles le sont, dominées, lorsqu'elles le sont. Les tactiques de Michel de Certeau peuvent se glisser dans l'une ou l'autre de ces économies des échanges³¹. Non sans effet, peut-être, de tout le discours social sur la préservation des langues, c'est-à-dire la patrimonialisation. C'est en prenant en considération ces questions de patrimonialisation, qui engagent si fort les problématiques de l'identité, que l'on s'efforcera, pour terminer, d'avancer quelques nouvelles pistes permettant de sortir des apories mentionnées plus haut.

Patrimonialisation des diaglossies et attachements aux langues

On n'insistera pas ici sur le processus de patrimonialisation en général, ni même sur la construction historique de la langue comme patrimoine (Nora, 1992), mais il faut tout de même situer l'enjeu d'un travail sur le patrimoine, qui sera approfondi dans l'article suivant.

Langue, identité, patrimoine

Selon un premier raisonnement assez simple, la langue est un objet identitaire fort et lorsque son existence est menacée (sous différentes formes, y compris le détournement), il convient de l'étiqueter comme « patrimoine ». Il se peut d'ailleurs que cette inscription au patrimoine crée un décalage entre la langue protégée et la langue utilisée (langue savante/langue populaire), ce qui peut nourrir aussi bien des stratégies populistes (défense du seul « usage ordinaire », seul « vrai »), qu'élitistes (renforcement de la légitimité scientifique de la langue pour lui faire perdre son statut de langue dominée). À cette première série de raisonnements s'oppose la dénonciation sociologiste du processus de patrimonialisation : on y montre que la réussite de l'entreprise tend à faire disparaître la trace du travail des ardents défenseurs de la langue, qui s'apparente pourtant à une sorte d'« invention »³² : c'est parce qu'il

³¹ En arrière-plan de cette conception, se pose la question de la place de la norme quant à l'échange. Ici, on est tout proche d'accorder à la règle plutôt une fonction de direction que de contrainte, selon la conception wittgensteinienne mise en œuvre par J. Heritage ou par E. Schegloff (Conein, 1989).

³² Le terme est fréquent dans la titrologie de l'école de P. Bourdieu : il a eu le mérite de casser l'impression de naturalité, même celle de « La Nature » (e.g. « L'invention du paysage »).

y a patrimonialisation qu'il y a patrimoine ; c'est parce qu'il y a discours sur l'identité qu'il y a identification. En ce sens, comme le montre Jean-Loup Amselle (1990 : 88), la langue peut créer l'ethnie : la codification du bambara, non seulement crée l'ethnie Bambara, mais encore fait des locuteurs autres (senufo, dogon...) des minorités ethniques : « Le mode d'identification banmana-maninka, pour des raisons historiques, politiques et institutionnelles, l'a emporté sur le mode d'identification peul ou touareg par exemple ». Cette lecture politique est également soulignée par Jean Le Dù et Yves Le Berre (1998), dans ce qu'ils appellent la « métaphorisation des idiomes ». Ils citent le cas de l'alliance paradoxale entre la bourgeoisie et le prolétariat catalans, autour de la défense de la langue, appuyée par un discours naturaliste : « nous sommes au fond tous héritiers de l'antique culture catalane dans la langue, même si d'autres critères nous séparent en surface (fortune, pouvoir, etc.) » (*ibid.* : 243)³³. La vertu de ces approches est aussi de souligner l'inconvénient d'une utilisation figée de la notion d'identité, qui ne respire réellement que dans le système de transformations: identité/identification/identité pour soi/identité pour autrui³⁴.

Quelle que soit l'entrée adoptée, on peut montrer certains effets d'institutionnalisation des langues régionales. Par exemple, on peut suivre Philippe Blanchet dans son panorama des dispositifs de soutien au français régional de Provence et au provençal, mis en place par les écoles, les concours, les médias, les administrations locales, le clergé, les littérateurs (Blanchet, 1998 : 26-30)³⁵. Cette analyse vaut largement pour toutes les autres langues régionales de l'espace français³⁶.

Les deux types de raisonnements (patrimoine et patrimonialisation) se tiennent assez pour qu'on n'y apporte pas de surenchère. Mais, même l'adoption d'une position dialectique (montrant en gros que les deux discours se répondent), ne saurait faire oublier qu'un tiers raisonnement

³³ Le discours naturaliste est une ressource que partagent des conceptions par ailleurs très différentes. Par exemple, les instituteurs laïques bretons du mouvement Ar Falz (« La Faucille »), au nom de cette conception, mise au service d'un projet par ailleurs anti-colonialiste, cherchent à dissuader les paysans bretons de s'installer en Algérie : « Les Arabes et les Berbères sont de grands artistes [...]. Vous qui appartenez, vous aussi, à un peuple opprimé, n'aidez pas la France à en opprimer un autre » (*Breiz Atao*, 264, 29 nov. 1936).

³⁴ Identité et patrimoine étant deux notions qui ont crû simultanément et se sont ensuite confortées mutuellement, il faudrait plus que ces quelques lignes pour une mise au point sérieuse. Les sociologues s'appuient volontiers sur la 35^e livraison (1980) des *Actes de la recherche en sciences sociales* (« L'identité ») et, dans un autre style, sur le livre de Cl. Dubar (1991). Voir une intéressante mise au point pluridisciplinaire récente sur la relation identité/citoyenneté, qui est en arrière-plan, dans : Maier (2004).

³⁵ Pour le cas du breton, voir aussi les articles de F. Broudic (1998) et de R. L'Hourre (1998).

³⁶ À ce propos, on lira (ou relira) avec profit les réflexions tour à tour irritées et amusées de P.J. Hélias (1978).

est possible : les usagers de la diglossie peuvent aussi jouer avec leur héritage linguistique et mobiliser la langue comme objet emblématique, sans pour autant se référer à la querelle du patrimoine. C'est sans doute sur ce point qu'une problématique de l'identité ne suffit plus.

Le patrimoine à l'usage

Les « gens simples » peuvent aussi avoir leur opinion concernant l'avenir ou le « dévenir »³⁷ de leur langue et participer ainsi, d'une manière sans doute décalée, au débat sur le patrimoine. Certes, on peut s'appuyer sur des sondages d'opinion pour l'imaginer – Philippe Blanchet (1998 : 22) signale que 90 % des Provençaux sondés sont favorables à la promotion et à l'enseignement du provençal –, mais il est assez difficile, dans ce cas, de démêler, d'un côté, l'effet de notoriété du discours patrimonial et, de l'autre, l'effet de mobilisation de la langue comme une ressource qui pourrait être engagée sans réticence dans l'interaction sociale. Des interviews classiques font apparaître que le processus de patrimonialisation, conçu comme un processus d'imposition, descendant, largement porté par les groupes d'intérêt, transite par l'opinion des intermédiaires sociaux. Comme le montre Jean-Marie Marconnot (1986 : 62-70), dans un village du Territoire de Belfort, le boucher, le maire, l'érudite locale, le berger, etc., sont porteurs d'une conception de patrimonialisation de la langue qui reprend largement les canons du discours de rénovation (à peu près : « c'est dommage que mon gosse y parle plus patois »), tout en étant assez bien ajusté aux interactions quotidiennes.

Mais si l'on conçoit, simultanément, l'existence d'un processus ascendant³⁸, par lequel un locuteur construit progressivement des isolats de patrimoine culturel, toute une série d'usages infimes de la diaglossie acquièrent une dimension patrimoniale : quelque chose de tellement associé à une pratique fonctionnelle et émotionnelle, qu'il signifie tout un monde dans un mot. Ainsi, par exemple, en va t-il du *kappes* dans l'Est mosellan (variante de potée de choux), qui est plus que le nom imposé par l'usage, parce qu'il est l'expression d'une époque, d'un mode de vie, de relations grands-parents/petits-enfants. Ainsi en va t-il du recours aux dictons en *platt*, enchâssés dans un propos en français. Ainsi en va t-il de modes de contact, comme l'échange qui suit, entendu³⁹ dans un café de Bouzonville (Moselle) :

³⁷ L'expression signifie « le dépérir » en franc-comtois (Marconnot, 1986 : 62).

³⁸ Cette opposition (descendant/ascendant), commode pour entrer dans la question, mais bien insuffisante, sera reproblématisée dans l'article suivant.

³⁹ Échange rapporté par Chr. Mathis.

« Client : Salut. Tu me mets un demi. (s'adressant à la serveuse)
 Serveuse : Voilà.
 Client : *Und, geht's ?* (Alors, ça va ? ; contraction de : *Wie geht es ?*)
 Serveuse : *Bof, kein Lust...* (pas motivée... pas le pied) ».

Le reste de la conversation s'effectue en français. Ainsi en va t-il des innombrables chansons (en *hoch-* plutôt qu'en *platt-deutsch*) qui saisissent, malgré eux, les plus germanophobes des germanophones mosellans, dès lors qu'un banquet ou le carnaval se profile. Il ne s'agit pas de dire que ces « madeleines de Proust » indiquent une capacité de conservation de la langue analogue à celle que démontre un cours en *platt* donné par une association de défense et de promotion de la langue. Il s'agit de prendre en considération la variété des usages de la langue comme patrimoine, au rang desquels il faut aussi compter les usages cyniques. Mais, pour cela, le modèle élaboré ici n'est plus suffisant.

Conclusion

Bien évidemment, la construction d'un instrument d'analyse des diaglossies (pas vraiment un modèle) dépasse les limites d'une contribution comme celle-ci. Œuvre de socio-anthropologue, cette construction visait d'abord à montrer la nécessité de tenir ensemble des fils souvent disjoints, voire irrécyclables. Si, d'une part, on admet que la conversation diaglossique est à la fois ajustement inconscient à des contraintes structurelles et effort de modalisation des situations, ou encore : à la fois justesse, justice, violence et arrangement ; et que, d'autre part, on considère la patrimonialisation comme un double mouvement descendant/ascendant, les mêmes outils d'analyse doivent pouvoir servir dans les deux démarches. Enrichi par des apports linguistiques et historiques, cet instrument devrait permettre de travailler à la fois des situations chaudes et des situations froides, du désir et de la norme et, comme on dit dans l'Est mosellan : des terres lourdes et du sable (*Gau und Gris*)⁴⁰. Mais cet instrument demande aussi à être clarifié sur un plan épistémologique : quel est donc ce locuteur plurilingue, dont il est ici question et qui se promène incessamment entre les langues (diaglossies) ?

Jusqu'ici, on a fait comme si ce locuteur (considéré comme un agent, puis comme un acteur, puis comme un tacticien) pouvait être décrit indépendamment des situations où il est, selon les qualifications habituelles, désigné comme « bilingue » ou « diglossique », voire « dialectophone ». Or, les exemples mobilisés par l'observation directe pourraient tout aussi bien montrer que la question ne se pose que parce que c'est le passage entre les langues (le « *code switching* ») qui est observable et que parfois

⁴⁰ C'est aussi le nom d'une des principales associations de défense du francique (*platt*) en Moselle.

ce passage est plus ou moins heureux (c'est-à-dire remplit plus ou moins les conditions sociales de félicité de la communication). On peut ici faire appel aux ressources de la théorie de l'acteur-réseau (ou de l'actant-réseau) pour proposer une alternative (Law, Hassard, 1999) : en gros et c'est ce qu'il nous faudra affiner dans le prochain article, elle nous invite à tenir le réseau sociotechnique comme premier et à suivre les différentes identités ou identifications qu'il permet de faire et de défaire, auquel il permet de s'attacher ou dont il permet de se détacher.

Références

- Amselle J.-L., 1990, *Logiques métisses*, Paris, Payot.
- Bauman R., Sherzer J., 1974, *Explorations in the Ethnography of Speaking*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Blanchet Ph., 1998, « Regard sur la dynamique ethno-sociolinguistique actuelle de la Provence, ou quand l'identité fait reculer la diglossie », *La Bretagne linguistique*, vol. 11, pp. 17-31.
- Boltanski L., 1990, *L'amour et la justice comme compétences*, Paris, Métailié.
- Boltanski L., Thévenot L., 1991, *De la justification*, Paris, Gallimard.
- Bourdieu P., 1972, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, Genève, Droz.
- 1982, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard.
- Bourdieu P., Encrevê P., Labov W., 1983, « Entretien avec William Labov », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 46, pp. 67-71.
- Boyer H., 1986, « "Diglossie" : un concept à l'épreuve du terrain. L'élaboration d'une socio-linguistique du conflit en domaine catalan et occitan », *Lengas. Revue de sociolinguistique*, 20, pp. 21-54.
- Broudic F., 1998, « La recherche sur la pratique du breton : objet, méthodes et perspectives », *La Bretagne linguistique*, vol. 11, pp. 51-75.
- Callon M., 1998, « An essay on framing and overflowing : economic externalities revisited by sociology », pp. 244-269, in : Callon M., ed., *The Laws of the Markets (A Sociological Review Monograph)*, Oxford/Malden, Blackwell Publishers.
- Conein B., 1989, « Pourquoi doit-on dire bonjour ? (Goffman relu par Harvey Sacks) », pp. 196-208, in : Collectif, *Le parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Éd. de Minuit.
- Dalmazzone S., 2000, « L'économie de la langue : méthode des externalités de réseau », in : *Explorer l'économie linguistique*, Programmes d'appui aux langues officielles (<http://www.pch.gc.ca/progs/lo-ol/perspectives>).
- De Certeau M., 1986, « Économies ethniques : pour une école de la diversité », *Annales E.S.C.*, 4, pp. 789-815.
- Dubar Cl., 1991, *La socialisation*, Paris, A. Colin.
- Dubuisson M., 1992, « Le grec à Rome à l'époque de Cicéron. Extension et qualité du bilinguisme », *Annales E.S.C.*, 1, pp. 187-206.

- Eloy J. M., 1998, « Dans quel sens peut-on dire que le picard est une langue minoritaire ? » *La Bretagne linguistique*, vol. 11, pp. 153-168.
- Gardy P., 1985, « Langue(s), non-langue(s), lambeaux de langue(s), norme », *Cahiers de linguistique sociale*, 7, pp. 60-62.
- Goffman E., 1974, *Les cadres de l'expérience*, trad. de l'anglais par I. Joseph, M. Darteville, P. Joseph, Paris, Éd. de Minuit, 1991.
- Guespin L., Marcellesi J. B., 1986, « Pour la glottopolitique », *Langages*, 83, pp. 5-34.
- Guillou A., 1998, « Les femmes et le breton », *La Bretagne linguistique*, vol. 11, pp. 227-231.
- Guiraud P., 1971, *Patois et dialectes français*, Paris, Presses universitaires de France, Que sais-je ?, 1968.
- Heinich N., 1989, « L'art et la manière : pour une "cadre-analyse" de l'expérience esthétique », pp. 110-120, in : Collectif, *Le parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Éd. de Minuit.
- Hélias P.J., 1978, *Lettres de Bretagne*, Paris, Éd. Galilée.
- Jardel J.-P., 1982, « Le concept de "diglossie" de Psichari à Ferguson », *Lengas. Revue de sociolinguistique*, 11, pp. 5-15.
- Law J., Hassard J., eds, 1999, *Actor Network Theory and after*, Oxford, Blackwell Publishers.
- Le Dû J., Le Berre Y., 1998, « Faits de langues, faits de sociétés », *La Bretagne linguistique*, vol. 11, pp. 233-243.
- L'Hourre R., 1998, « Le changement de langue (en Basse-Bretagne) : pour une approche centrée sur le sujet parlant », *La Bretagne linguistique*, vol. 11, pp. 253-271.
- Lévi-Strauss Cl., 1958, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon.
- Lioger R., 1998, *La mémoire du sociologue*, Besançon, Presses du Centre Unesco de Besançon.
- Maier R., ed., 2004, *Citizenship and Identity*, Maastricht, Shaker Publishing.
- Marcellesi J.-B., 1981, « Bilinguisme, diglossie, hégémonie : problèmes et tâches », *Langages*, 61, pp. 5-11.
- Marconnot J.-M., 1986, « Diglossie franc-comtoise (2) », *Lengas. Revue de sociolinguistique*, 20, pp. 55-70.
- Méchin C., Maurer S., 1995, *Frontières linguistiques et frontières des usages en Moselle*, Rapport de recherches, Paris, Mission du Patrimoine.
- Nora P., dir., 1992, *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard.
- Roth C., 1997, *Bois de mine*, Sarreguemines, Pierron.
- Sauzet P., 1989, « La diglossie : conflit ou tabou ? », *La Bretagne linguistique*, vol. 5, pp. 7-40.
- Tabouret-Keller A., 1982, « Entre bilinguisme et diglossie. Du malaise des cloisonnements universitaires au malaise social », *La linguistique*, 18-1, pp. 17-43.